

Les premiers éditeurs de Marx et Engels en France (1880-1901)

Qui sont les premiers éditeurs des traductions françaises de Marx et Engels ? Quels sont ces hommes qui, dans le dernier tiers du XIXe siècle, vont ainsi permettre que commencent à circuler leurs œuvres et que se répandent leurs idées à travers ce médium spécifique qu'est le livre ? La question pourrait sembler, à première vue, presque anecdotique tant il est vrai que – l'édition du *Capital* par Maurice Lachâtre en 1875 faisant figure d'exception – aucun ouvrage des deux fondateurs de la doctrine n'est publié avant 1880, et que l'on n'en compte que six (dont deux sont des popularisations du *Capital*) entre 1880 et 1894. Mais la situation change alors brusquement, avec l'entrée en lice d'éditeurs universitaires. De sorte que l'on assiste, en revanche, au tournant du siècle à une véritable floraison de titres.

En réalité, l'étude des quelques éditeurs qui ont assuré ces publications ne manque pas d'intérêt, car elle ouvre sur une double perspective. Celle, d'abord, des conditions et du rythme de la réception des conceptions de Marx, pour laquelle elle fournit des indices précieux¹. Mais celle, aussi, plus spécifique à l'histoire de l'édition, du rapport du monde des éditeurs avec la politique². Dans les deux cas ce qu'il importe d'éclairer c'est le rôle de médiateur actif que joue l'éditeur entre les commanditaires qui le sollicitent – en l'occurrence des militants du socialisme – et les acheteurs, c'est-à-dire le lectorat potentiel auquel s'adressent les socialistes et sur lequel mise l'éditeur pour s'engager dans l'affaire. Pour lui, en effet, il s'agit de combiner les impératifs commerciaux avec ses orientations intellectuelles et politiques personnelles. Mais le problème peut être particulièrement délicat à un moment où le mouvement socialiste progresse en ordre dispersé, à travers l'affrontement de courants divers et où, par conséquent, la publication d'ouvrages de Marx et d'Engels s'avère un enjeu politique et symbolique significatif.

En fait, ce sont différents types d'éditeurs qui ont tour à tour relevé ce défi. Depuis les petits éditeurs, très militants mais fragiles, qui accompagnent au début des années 1880 la refondation d'un mouvement socialiste décimé par la répression de la Commune ; jusqu'à ces maisons d'édition universitaires bien installées, qui ont juste commencé à se spécialiser dans les sciences sociales, et qui rivalisent entre elles, à l'extrême fin du siècle, pour publier Marx et Engels.

Des éditeurs militants (1880 – 1884)

Les premiers éditeurs que nous rencontrons en 1880, L. Derveaux et H. Oriol, sont à coup sûr des militants. Ils s'inscrivent dans la continuité de ces libraires éditeurs qui depuis les années 1830 n'ont pas hésité à braver la censure et la répression pour diffuser les idées républicaines ou socialistes³. C'est d'ailleurs à cette lignée qu'appartient Maurice Lachâtre. Quarante-huitard puis communard, l'homme était, certes, doté en même temps d'un sens aigu du commerce et de ses intérêts financiers. Mais il fut avant tout un militant de plume et d'édition, qui essuya procès et condamnations. Anticlérical virulent, il était adepte d'un socialisme œcuménique, allant des fouriéristes aux libertaires⁴. Nous ne pouvons ici qu'évoquer l'aventure éditoriale que fut sa publication – en livraisons bon marché, de 1872 à 1875 – de la traduction française du *Capital*, voulue par Marx, et qu'il mena à bonne fin malgré les pérégrinations de son exil et l'état de siège régnant à Paris. Pour mesurer l'importance d'une telle parution, il suffit de préciser qu'aucun autre titre de Marx ne fut

accessible sous forme de livre jusqu'à l'édition du *Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte* en 1891.

Il est vrai que le corset juridique répressif qui enserrait la librairie et l'édition sous le Second Empire a été allégé dès septembre 1870, avant que la loi de 1881 ne garantisse une large liberté d'expression⁵. Les risques qu'encourent de petits éditeurs engagés, comme le sont Derveaux et Oriol, ne sont donc plus que financiers. Mais ils sont bien réels, comme en témoigne la précarité de ces maisons.

Léon Derveaux, premier éditeur d'Engels

Léon Derveaux a vingt-huit ans quand il reprend, en 1877, la librairie paternelle et il se lance alors dans l'édition en assurant la publication de quelques romans réalistes⁶. Nous ignorons comment il est entré en contact avec Benoît Malon, en exil en Suisse. Mais il semble probable – nous y reviendrons – que ce soit parce que Malon ne peut plus compter sur Maurice Lachâtre, son éditeur précédent.

Toujours est-il qu'en 1880, c'est Derveaux qui édite la *Revue socialiste* que B. Malon vient de créer. Le périodique - qui n'aura que treize numéros, de janvier à septembre - marque un moment d'unité, fragile, dans la reconstruction du socialisme français. L'initiative de Malon s'inscrit en effet dans la dynamique du congrès de Marseille fin 1879 où, sous l'impulsion du groupe de *L'Égalité* d'inspiration marxiste, triomphe le collectivisme et se dessine l'ébauche d'un parti ouvrier. La *Revue socialiste* compte donc parmi ses principaux rédacteurs Jules Guesde, Gabriel Deville et Paul Lafargue. C'est d'ailleurs par ce dernier – le gendre de Marx, encore installé à Londres, et qui l'a traduit – que parvient le texte d'Engels *Socialisme utopique et socialisme scientifique* que la revue fait paraître de mars à mai 1880. La publication en brochure suit aussitôt. À cette occasion du reste, B. Malon salue le zèle de L. Derveaux, en qui il voit "un jeune ambitieux, qui vise à être l'éditeur du socialisme scientifique"⁷.

Le succès de la brochure est remarquable. Ce texte court, qu'Engels a conçu à partir de trois chapitres de son *Anti-Dühring*, donne une vision synthétique de la doctrine ; à un moment, de plus, où le *Manifeste communiste* est encore, pour quelques années, inconnu en France. De sorte que son rôle dans la diffusion du "socialisme scientifique", dont il devient vite un texte canonique, est tout à fait crucial.

Cependant, l'unité des socialistes est vite ébranlée. Lors de la rupture de 1882 entre guesdistes et possibilistes, parmi lesquels se range quelque mois B. Malon, les convictions de L. Derveaux le portent à suivre celui-ci. Il lui restera fidèle, et il publiera tous ses ouvrages jusqu'en 1886. L'éditeur combine d'ailleurs un dévouement politique indéniable avec des gestes commerciaux destinés à élargir sa clientèle, comme en témoignent les importantes réductions de prix qu'il consent "pour la propagande"⁸.

Parmi les œuvres de B. Malon, il faut mentionner sa monumentale *Histoire du socialisme depuis les temps les plus reculés*, car dans son tome III se trouvent reproduits les chapitres essentiels du *Manifeste des communistes* (sic)⁹. Il peut sembler étrange qu'il revienne à Derveaux comme éditeur de Malon de faire découvrir, en 1884, ces pages encore inaccessibles aux lecteurs français, et dont les guesdistes s'étaient jusqu'ici bien peu souciés. Toutefois, si Malon multiplie à l'époque les critiques contre cette "fraction sectaire du parti"¹⁰, il en va autrement de Marx dont il a toujours reconnu le rôle théorique éminent ; quitte à prôner, quelques années plus tard, la nécessité de "compléter" sa doctrine par une philosophie morale. Dans l'immédiat, cette publication partielle du *Manifeste* incite sans doute les guesdistes à faire connaître eux-mêmes le texte, sans en laisser le monopole à

leur adversaire politique. Aussi, le 29 août 1885, le *Manifeste*, dans la traduction de Laura Lafargue, inaugure-t-il le premier numéro du *Socialiste*, le journal dont ils viennent enfin de parvenir à se doter. Mais sa publication en feuilleton va s'échelonner jusqu'en novembre, sans qu'ils réussissent à l'éditer en brochure, ce qui limite très fortement son audience.

La maison Derveaux disparaît vite (en 1887, semble-t-il). On peut penser que l'engagement politique de l'éditeur a pesé lourd dans ses probables difficultés financières. Il a cependant réussi à maintenir son activité plus longtemps qu'Oriol, avec qui il s'est trouvé quelque temps en concurrence politique.

Henri Oriol, l'éditeur des guesdistes

De fait, peu après la scission de 1882, les guesdistes qui ne peuvent plus compter sur Derveaux vont renouer avec Oriol (1857-1908), un éditeur socialiste qu'ils connaissent depuis longtemps. En 1876, en effet, Henri Oriol est un jeune homme de dix-neuf ans, employé de commerce dans la librairie de Lachâtre toujours en exil. Sans doute est-ce là qu'il noue contact avec Jules Guesde et ses amis. En mars 1878, en tout cas, il participe avec eux à la fondation d'une société anonyme, la "Bibliothèque socialiste", alors que dans le même temps, et bien que restant salarié de Lachâtre, il se déclare officiellement libraire¹¹. L'objectif de ce montage était visiblement de permettre la publication des premières brochures de Guesde.

En 1880, Oriol devient le gendre de Lachâtre, mais les liens politiques des deux hommes se distendent. En effet Lachâtre, qui vient pourtant d'éditer deux ouvrages – de Lassalle et de Schaeffle – traduits par B. Malon, rompt les ponts avec les collectivistes¹², laissant ainsi la voie libre aux ambitions de Derveaux. Mais la rivalité entre les deux maisons va s'affirmer plus encore lorsque Lachâtre décide, fin 1882, de confier sa Librairie du Progrès à Oriol, moyennant le paiement d'une coquette rente mensuelle.

En réalité, on assiste alors à une véritable spécialisation politique des deux protagonistes. Tandis que les ouvrages de B. Malon se suivent chez Derveaux, Oriol – qui s'était présenté comme candidat du Parti ouvrier aux municipales de 1881 – devient l'éditeur quasi officiel des guesdistes. La période marxiste de la Librairie du Progrès ne durera que deux ans, mais Oriol y déploie une intense activité. Tout en maintenant à son catalogue, pour 1883, les dictionnaires de Lachâtre, les livres d'Eugène Sue ainsi que des romans anticléricaux, de "pornographie sacrée"¹³ – une spécialité familiale apparemment rentable, dont il multiplie les titres – il se lance dans l'édition des textes guesdistes. Au *Droit à la paresse* de Lafargue succèdent différentes brochures de Guesde, ainsi qu'un ouvrage rédigé par les deux dirigeants pour populariser le programme du Parti ouvrier de 1880 (dont les "Considérants" sont en fait de la plume de Marx). L'année suivante, ces publications seront rassemblées, avec *Le Capital*, dans une collection, la "Bibliothèque socialiste". Le terme, déjà utilisé par Oriol en 1878, renvoie à une pratique éditoriale éprouvée de regroupement thématique. Mais il témoigne aussi d'une spécialisation politique inédite, qui fera école à la fin du siècle. La collection s'enrichit aussi des *Cours d'économie sociale*, reprenant en sept fascicules les conférences prononcées par Lafargue et Deville sur la doctrine de Marx. Tandis que les *Rapports et résolutions des Congrès ouvriers de 1876 à 1883*, rassemblés par Jean Dormoy, renforcent encore le caractère d'éditeur officiel du Parti ouvrier de la maison.

Toutefois, le grand œuvre d'Oriol est sans conteste, en 1883, *Le Capital de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique* de Gabriel Deville.

Cet écrit de popularisation, entrepris avec l'accord de Marx et la supervision critique d'Engels, va jouer un rôle considérable. À l'égal du *Socialisme utopique* d'Engels, qu'il complète en quelque sorte, il sera pendant longtemps un ouvrage de référence majeur du marxisme¹⁴. De plus, dès sa parution et à la différence des autres titres édités par Oriol, le livre touche un public qui s'étend au-delà du cercle des militants et sympathisant socialistes. Il est notamment l'objet de critiques des économistes libéraux¹⁵, et il contribue ainsi à ce brusque intérêt porté aux idées de Marx dans certains milieux intellectuels que l'on constate dans les années 1883-1886.

Mais si Oriol a beaucoup fait pour la diffusion du marxisme, il n'a pas eu le temps d'assurer la publication des œuvres fondatrices elles-mêmes que les guesdistes, il est vrai, ne semblent guère pressés de mettre à la disposition de leurs militants. Dans la foulée du livre de Deville, cependant, un accord est conclu avec Oriol pour la réédition de *Misère de la Philosophie*, et la publication se prépare. Mais en juillet 1884, Lafargue annonce à Engels qu'"Oriol bat de l'aile" et qu'il lui faut chercher un autre éditeur¹⁶. C'est que, les dettes s'étant accumulées, Oriol ne peut plus verser ce qu'il doit à Lachâtre. Celui-ci réagit vite : il reprend en main son affaire, et impose une nouvelle ligne éditoriale qui exclut les publications des guesdistes. Quant à son gendre, qui se retrouve un moment son commis, il va ensuite lancer différents journaux en Bretagne, avant de se présenter sous la bannière boulangiste aux élections de 1889¹⁷.

La brève expérience de la première maison d'édition marxiste se termine ainsi, par un conflit idéologique et familial qui témoigne de la précarité de ce type d'entreprise. Il en va, en effet, d'Oriol comme de Derveaux quelques années plus tard. Les deux libraires militants ont voulu mettre leur établissement au service de leurs convictions. Mais dès lors que les luttes idéologiques violentes qui déchiraient un milieu socialiste encore très étriqué se sont traduites par une spécialisation étroite de leur activité éditoriale, ils ne pouvaient toucher chacun qu'un lectorat trop limité. Tandis que leurs options socialistes "marquaient" leurs maisons en écartant d'elles d'autres auteurs, leurs clientèles – constituées sans doute presque uniquement de militants et de quelques sympathisants socialistes – ne suffisaient pas pour assurer la pérennité de leurs entreprises.

Autoédition et éditeurs "apolitiques" (1885-1894)

La défection d'Oriol est un coup dur pour les guesdistes. Elle explique certainement que le *Manifeste*, enfin publié intégralement dans *Le Socialiste* en 1885, n'ait pu paraître aussitôt, comme prévu¹⁸, en brochure. Il est par contre plus difficile de comprendre que cette publication n'ait eu lieu que...dix ans plus tard ! C'est que le rapport que Guesde et Lafargue entretiennent avec la théorie de Marx et d'Engels ne les incite pas à répandre, prioritairement, les textes des deux théoriciens¹⁹. En conséquence, ce sont leurs propres brochures, jugées plus efficaces, que les guesdistes, privés d'éditeur, font imprimer directement. À partir de 1890, elles sont tirées à l'imprimerie ouvrière G. Delory de Lille que viennent de fonder les militants du Nord et qui confectionne également *Le Socialiste*.

C'est donc à cette forme d'autoédition, et à cette imprimerie, que Lafargue a recours pour diffuser *Le Dix-huit Brumaire*, traduit par Edouard Fortin un proche de Guesde. Le texte de Marx est, à coup sûr, jugé de grande actualité après la crise boulangiste. En tout cas, après sa publication en feuilleton dans *Le Socialiste*, de janvier à novembre, il paraît fin 1891 en un volume – qui vient s'ajouter aux deux seuls disponibles, *Le Capital* et le *Socialisme utopique* d'Engels.

Au début des années 1890, néanmoins, s'amorce un tournant notable. Le mouvement socialiste, et le Parti ouvrier français en particulier, sont en train d'accroître leur audience, ce que les élections de septembre 1893 confirmeront. De plus, on assiste à une politisation nouvelle du milieu étudiant, où se structurent d'abord le groupe des Étudiants Socialistes Révolutionnaires Internationalistes (ESRI, fin 1891), puis celui, dissident, des Étudiants collectivistes. Dans un Quartier latin prompt à s'enflammer, la propagande socialiste prend son essor²⁰. C'est ainsi que Georges Diamandy, l'un des fondateurs des ESRI, lance en juillet 1893 une revue d'étudiants *L'Ère nouvelle*, qui s'avère la première revue théorique marxiste²¹. Elle compte Lafargue, Deville et Sorel parmi ses collaborateurs, et -durant sa brève existence, jusqu'en novembre 1894 – elle va publier des textes importants de Marx et d'Engels. L'un d'eux, *Barbarie et civilisation*, qui forme la conclusion de *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* d'Engels, est tiré en brochure, sans éditeur, en 1893. C'est également à la revue qu'est due la première impression en brochure du *Manifeste*, en 1895.

Toutefois, ce système d'autoédition ne permet qu'une diffusion limitée. Aussi Lafargue va-t-il profiter de ses contacts avec un éditeur, Georges Carré, pour faire paraître *L'Origine de la famille*. G. Carré, installé rue Saint-André des Arts, commence sa carrière vers 1885 et il se spécialise vite dans les publications médicales et scientifiques (dont les cours d'Henri Poincaré). Mais l'éditeur universitaire est ouvert à bien d'autres curiosités. Vivement intéressé par les spiritualités, il publie des livres sur le bouddhisme, ou sur l'ésotérisme. Ceux, en particulier, d'un personnage étrange, G. Encausse, dit Papus. Docteur en médecine, celui-ci s'est voué à l'occultisme et fonde un ordre initiatique en 1891. Une dizaine de ses œuvres figurent au catalogue de Carré entre 1887 et 1892²².

On ignore malheureusement comment un tel éditeur en est venu à publier, en 1891, *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir* d'August Bebel. Mais c'est à cette occasion que des rapports se nouent avec Lafargue, qui signe la biographie du socialiste allemand en préface de l'ouvrage. Dans la foulée, un accord est trouvé pour la publication de *L'Origine de la famille* dont la traduction commence en 1891. À la sortie du livre, fin 1893, Lafargue mise sur la poursuite de la collaboration avec Carré qui, écrit-il à Engels, veut "publier une série de volumes sur des questions sociales"²³. Mais il n'en fut rien. L'éditeur va se recentrer, au contraire, sur les sciences "dures", avant d'être racheté par Masson dans les années 1930.

Carré n'est pas le seul éditeur éloigné de tout militantisme socialiste dont les guesdistes aient fait l'expérience. Lafargue a réussi, en effet, à tisser des relations assez étonnantes avec Guillaumin, l'éditeur des économistes libéraux. La maison, créée en 1835, a été reprise à la mort du fondateur par ses filles, et elle est entièrement dédiée à l'économie politique²⁴. Avec le *Journal des Économistes*, qu'elle édite depuis 1841, elle constitue une pièce maîtresse du réseau libéral, et se situe ainsi à l'avant-garde de la lutte contre le socialisme dès avant 1848.

Il a donc fallu à Lafargue user de tout son "toupet africain"²⁵, comme il le raconte à Engels, pour obtenir en 1884 de Gustave de Molinari, le rédacteur en chef du *Journal des Économistes*, qu'il accepte d'y publier d'abord sa longue étude sur "Le blé en Amérique" (en juillet et août) ; puis, surtout, sa réfutation de l'ouvrage du professeur au Collège de France, Paul Leroy-Beaulieu, *Le Collectivisme* (septembre et novembre 1884).

Mais le point d'orgue de ces relations ambivalentes, faites de reconnaissance et de polémiques vives, est la parution en 1894, chez Guillaumin, d'un recueil d'extraits du

Capital réalisé par Lafargue. Celui-ci a dû accepter qu'en introduction figure une critique de la doctrine rédigée par un économiste. Les volontaires n'étant, semble-t-il pas nombreux, elle est confiée à Vilfredo Pareto, un proche de Walras – au grand dam de Lafargue, qui n'a pu lui répondre que dans *L'Ère nouvelle*²⁶. Toutefois, cette édition prend valeur de légitimation, de la part d'économistes qui se préoccupent de réfuter *Le Capital* depuis 1872²⁷. Le livre est en effet publié dans la "Petite Bibliothèque économique, française et étrangère". Une collection d'une quinzaine de titres, visant à populariser les classiques de l'économie politique, parmi lesquels Marx fait donc son entrée, après Ricardo mais un peu avant Quesnay.

Des éditeurs universitaires (1895-1901)

La publication presque simultanée, en 1894, de *L'Origine* et des extraits du *Capital* chez deux éditeurs connus a donné une visibilité nouvelle à la théorie de Marx. Et cela à un moment où s'étend la propagande menée par *L'Ère nouvelle* chez les étudiants. En fait, ce sont là les premiers signes d'une percée du marxisme dans les milieux intellectuels, que la rencontre des guesdistes avec un éditeur universitaire entreprenant, Giard et Brière, va à la fois entériner et profondément développer. Ce qui se joue, en effet, à travers cette collaboration ce n'est pas seulement une diffusion beaucoup plus large des écrits de Marx et d'Engels. C'est, avant tout, un regard nouveau porté sur leurs œuvres. Car, publiées par une maison qui est pionnière dans l'édition d'ouvrages de sociologie, elles tendent désormais à être admises comme relevant de ces "sciences sociales" en pleine effervescence.

V. Giard et E. Brière

La maison, située en plein Quartier latin, a été fondée en 1877 par Armand Giard, un ancien employé de l'éditeur Marescq²⁸. Le libraire est spécialisé dans le commerce de livres et de thèses de droit et, en 1882, il se lance dans l'édition de ce type d'ouvrages. En 1891, il s'associe à Émile Brière. Mais, courant 1893, la raison sociale de l'établissement change. L'associé de Brière est désormais V. Giard, sans doute le fils d'Armand après le décès de celui-ci²⁹. La nouvelle équipe est animée d'un grand dynamisme et elle va réussir en quelques années à transformer la maison en renforçant son assise universitaire en droit et en économie politique, tout en élargissant ses compétences d'abord à la sociologie puis au socialisme³⁰.

La sociologie est alors une discipline neuve, en quête d'une pleine reconnaissance académique et dont les contours sont encore flous. Les éditeurs font donc preuve d'une certaine audace en lançant - en 1893, trois ans avant que ne paraisse, chez Alcan, *L'Année sociologique* de Durkheim – la première revue qui lui est dédiée, la *Revue internationale de sociologie*. Il est vrai que son directeur, René Worms, n'est pas pour eux un inconnu, puisque Armand Giard a édité depuis 1891 deux ouvrages importants de son père, le professeur d'économie politique Émile Worms. Dans le prolongement de la revue, la maison inaugure en 1896 la "Bibliothèque sociologique internationale". Une collection qui s'étoffe rapidement (cinq volumes par ans), sous la houlette de R. Worms.

L'intérêt pour les sciences sociales en plein essor dont font preuve ces précurseurs est sans aucun doute ce qui les pousse aussi à se soucier du socialisme. Mais, à l'endroit de celui-ci, leur engagement intellectuel se double d'une sympathie politique évidente. Elle les conduit à une forme de militantisme, qu'ils entendent pourtant contenir dans des limites

précises. C'est ce qui apparaît clairement en 1895, lorsqu'ils décident de prendre en charge la publication du *Devenir social*, la revue marxiste qui succède à *L'Ère nouvelle* avec, pour l'essentiel, la même équipe de rédacteurs. Lafargue, en l'annonçant à Kautsky, lui écrit qu'"un éditeur qui croit au socialisme consent à l'éditer"³¹. Mais sa femme Laura explique, peu après, que *Le Devenir social* doit s'abstenir de "toucher à la politique (...) sinon il ne serait plus imprimé et publié par Giard et Brière"³². L'aspect théorique de Marx est donc bien ce qui motive l'éditeur. Et il est probable que le sous-titre du *Devenir social* – *Revue internationale d'économie, d'histoire et de philosophie* – fait pendant, dans son esprit, à celui de la *Revue internationale de sociologie* qu'il complète en quelque sorte. Le parallélisme se poursuit d'ailleurs, en 1896, lorsque Giard et Brière mettent en place, en même temps que la collection sociologique de Worms, la "Bibliothèque socialiste internationale" confiée à Alfred Bonnet.

A. Bonnet (1866-1933) est en 1893 secrétaire du groupe des ESRI dont il est, avec Diamandy, l'un des fondateurs³³. Ce qui explique qu'il soit, l'année suivante, secrétaire de rédaction de *L'Ère nouvelle*. Il conserve cette tâche au *Devenir social*. Marxiste convaincu, il réussit à en faire, jusqu'à sa fin en décembre 1898, une revue de référence - qui est aussi ouverte à l'étude critique des différents courants de la pensée sociologique et économique. La question du matérialisme historique, jusque-là encore peu abordée, y est largement traitée, grâce aux interventions notables de Georges Sorel et des philosophes italiens dont il obtient le concours, Antonio Labriola et Benedetto Croce. A. Bonnet sait également utiliser les contacts noués, il y a peu, avec des étudiants socialistes ou proches – tels Marcel Mauss ou les frères Milhaud³⁴ – pour élargir le cercle des collaborateurs et le nombre des lecteurs de la revue. Désormais attaché aux éditions Giard et Brière, où il est aussi traducteur d'italien, il sera chargé en 1899 de diriger la "Bibliothèque internationale d'économie politique", une importante collection créée à l'occasion d'une nouvelle extension de la maison³⁵. Bonnet n'hésitera pas à y publier des économistes critiques de Marx, comme en 1901 Böhm-Bawerk dont les ouvrages alimentent depuis plusieurs années un vif débat sur *Le Capital*.

En fait, le rôle d'A. Bonnet s'avère décisif pour l'édition de Marx et d'Engels. Certains de leurs textes publiés dans *Le Devenir social* sont tirés en brochures. C'est le cas, pour Marx, de la *Critique de la "Philosophie du droit" de Hegel* (1895), puis de *Salaires, prix, profits* (1899) ; pour Engels, de *La Force et l'économie dans le développement social* (1896) formé de chapitres de l'*Anti-Dühring*. En 1896 également, *Misère de la philosophie*, dont la réédition était attendue depuis des années, inaugure la Bibliothèque socialiste internationale ; tandis qu'en 1897 le *Manifeste du Parti communiste* est enfin disponible chez un véritable éditeur, ce qui lui assure une plus large diffusion. Plus tard sera menée à bien une entreprise éditoriale d'envergure : la parution du *Livre II* (1900) et du *Livre III* (2 vol. 1901, 1902) du *Capital*.

Il faut ajouter que Bonnet publie, de 1896 à 1898, une demi-douzaine d'ouvrages touchant au marxisme, rédigés pour la plupart par des universitaires italiens introduits par Sorel. Parmi eux, le livre de Labriola *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire* (1897) fait date. Il révèle en effet – bien au-delà du milieu socialiste, à un public nouveau d'étudiants et d'intellectuels – un Marx philosophe encore méconnu, et dont la théorie de l'histoire, constituée par Labriola en objet d'étude, se prête désormais à la discussion.

Les éditeurs Giard et Brière ont donc beaucoup contribué à ce que Marx ne soit plus considéré seulement comme un économiste, mais qu'il trouve place dans le vigoureux

mouvement de construction des sciences sociales de cette fin de siècle. La chose semble acquise, et c'est bien sur ce terrain qu'ils vont devoir affronter la concurrence, qui est aussi très politique, de nouveaux éditeurs de Marx.

La petite guerre des éditeurs. La maison Schleicher frères

Si la publication des œuvres de Marx et d'Engels a effectivement commencé chez Giard et Brière, il n'y a encore en 1898 que quatre ouvrages disponibles en volumes. Cependant, le rythme des parutions s'accélère brusquement – à la faveur, précisément, de cette petite "guerre des éditeurs" – puisque l'on recense douze titres (dont un seul d'Engels) publiés par diverses maisons de 1899 à 1901.

Cette forte actualité éditoriale de Marx s'explique, avant tout, par une conjoncture politique particulièrement chargée. En effet, après une période d'intense politisation et de militantisme des intellectuels lors de l'affaire Dreyfus, après les espoirs d'unité socialiste que celle-ci avait fini par faire naître, l'élan vient se briser, en 1899, avec l'entrée de Millerand dans le gouvernement Waldeck-Rousseau. Mais tandis que les groupes socialistes se déchirent à nouveau à propos du ministérialisme, les échos du débat sur les thèses de Bernstein, qui divise la social-démocratie allemande, parviennent de plus en plus nettement en France à partir de 1898. La "crise du marxisme" qui secoue l'Internationale incite sans doute les militants à relire – ou à lire ! – Marx. Mais, en venant télescoper les problèmes spécifiquement français, elle conduit d'abord de nouveaux réseaux socialistes à prendre en main l'édition de ses écrits. Derrière la rivalité des éditeurs se dessine ainsi l'enjeu théorique et politique que représente le contrôle de la publication et de l'usage de ses textes.

Le premier concurrent que doivent affronter Giard et Brière est la maison Schleicher frères. Adolphe Schleicher, collaborateur de la Librairie Ch. Reinwald, la reprend en 1891 à la mort du fondateur³⁶. Charles Reinwald était un libraire militant, très lié au courant libre-penseur, matérialiste et évolutionniste qui prend son essor dans les années 1860. Spécialisé dans les publications scientifiques, il édite Büchner puis Darwin, et réunit à partir de 1875 dans sa "Bibliothèque des sciences contemporaines" des ouvrages destinés à un public plus large. À côté de *La Biologie* ou de *La Botanique*, y figurent *L'Anthropologie* du D^r Topinard et *La Sociologie, d'après l'Ethnographie* du D^r Ch. Letourneau (1880).

Son successeur maintient cet héritage qui tend à enraciner les sciences sociales dans une conception naturaliste et scientiste. Son catalogue est celui d'un éditeur universitaire qui, à côté de revues savantes de zoologie, étend son domaine à la psychologie d'Alfred Binet, à la préhistoire et à l'ethnographie. C'est dans ce cadre qu'est fondée en 1898 la "Bibliothèque internationale des sciences sociologiques" dirigée par Augustin Hamon³⁷. L'intitulé indique clairement que l'éditeur entend se placer sur un terrain que s'étaient réservés depuis 1896 Giard et Brière avec leur "Bibliothèque sociologique internationale". Mais alors que chez eux la sociologie cherchait sa place du côté de l'économie politique et du droit, Schleicher fait davantage ressortir son fondement anthropologique et naturaliste.

Toutefois, ces divergences théoriques n'expliquent pas tout. Elles se doublent aussi d'un clivage politique net. En effet, alors que Giard et Brière éditent *Le Devenir social*, Schleicher prend en charge, en juillet 1898, la publication de *L'Humanité nouvelle*, créée en 1897 et dirigée par Augustin Hamon. Celui-ci, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, est anarchiste. Ami de Fernand Pelloutier, il a déjà souvent croisé le fer avec les

guesdistes³⁸. Et il obtient pour sa revue la collaboration de personnalités issues de toutes les autres nuances du socialisme, avec une forte participation de "communistes libertaires".

En patronnant les entreprises d'Hamon, Schleicher se propose donc de contrer Giard et Brière dans les deux secteurs éditoriaux que ces derniers ont défrichés – la sociologie et le socialisme. Ce faisant, il n'hésite pas à assumer un engagement politique qui, par ricochet, vient immédiatement renforcer la réputation d'orthodoxie marxiste, quelque peu sectaire, de Giard et Brière. Quant à Augustin Hamon, il fait coup double. Car, avec sa Bibliothèque internationale des sciences sociologiques, ce n'est pas seulement à René Worms qu'il s'attaque ; mais bien, avant tout, à Alfred Bonnet et à sa Bibliothèque socialiste internationale. En 1899 en effet, le quatrième titre de sa collection de sciences sociologiques n'est autre que la *Critique de l'économie politique* de Marx, rééditée en 1897 par Kautsky. L'ouvrage, paru en 1859, n'a pas été republié par Engels. De sorte que sa préface – un texte qui allait devenir canonique pour sa formulation de la conception de l'histoire – était alors presque inconnue en France³⁹. La traduction du livre est assurée par Léon Rémy. L'homme, qui a appartenu au groupe fondateur des ESRI, a contribué en 1895 à orienter celui-ci vers l'anarchisme et il est un proche de Hamon⁴⁰. En 1900, il signe la traduction d'un nouveau volume de Marx, contenant *La Lutte des classes en France (1848-1850)* et *Le Dix huit Brumaire*, publié dans la même collection. Il s'agit certes d'affirmer la valeur scientifique, sociologique, des œuvres de Marx. Mais, surtout, celles-ci sont traduites et publiées, pour la première fois, en dehors de tout contrôle des guesdistes. En pleine "crise du marxisme", le but de Hamon est bien de leur retirer le monopole de l'utilisation des écrits du théoricien communiste. D'ailleurs, Lafargue ne s'y trompe pas. Se sentant dépossédé, il engage une vive polémique en accusant Rémy de "piraterie"⁴¹.

Cela, évidemment, ne met pas un terme à la joute des éditeurs, ni aux affrontements idéologiques qui la sous-tendent. L'année 1901 signale, au contraire, le point culminant de cette guerre éditoriale. Tandis que Giard et Brière marquent des points en poursuivant leur grand œuvre, la publication des livres II et III du *Capital*, Hamon ravive les hostilités en faisant paraître dans sa collection un recueil de textes de Marx, toujours traduits par L. Rémy : *L'Allemagne en 1848. Karl Marx devant les jurés de Cologne. Révélations sur le procès des communistes*. En fait, *L'Allemagne en 1848* recouvre les articles, publiés en 1851 dans la *New York Daily Tribune*, que Laura Lafargue vient de traduire en 1900, chez Giard et Brière, sous le titre *Révolution et contre-révolution en Allemagne*. Mais Hamon ne se limite pas à cette audace. Les autres écrits du volume soulignent, plus fortement qu'elle ne l'avait fait, la stature révolutionnaire de Marx. Surtout, figure dans le livre la "Contribution à l'histoire de la Ligue des communistes", rédigée par Engels comme préface aux *Révélations sur le procès des communistes* ; une brochure qu'il a rééditée en 1885, alors qu'il menait une lutte appuyée contre l'opportunisme dans la social-démocratie allemande. Or ce texte est l'un de ceux dont se sert Bernstein pour dénoncer ce qu'il nomme le "blanquisme" de Marx. Le donner à lire, c'est donc, au minimum, mettre en défaut les guesdistes qui l'ont passé sous silence⁴². De façon plus générale, à la différence de ces derniers, Hamon et Rémy permettent aux lecteurs de connaître – autrement que par la critique "révisionniste" de Bernstein – les pages où Marx et Engels, à partir de l'expérience de 1848, précisent leur théorie de la révolution.

De nouveaux intervenants

Cependant, la rivalité éditoriale, en cette année 1901, ne se réduit pas au duel de Giard et Brière et de Schleicher. Deux autres maisons de taille nettement plus modeste, mais très militantes, entrent en scène. La première est la Société Nouvelle de Librairie et d'Édition (SNLE). Elle prend la suite, en été 1899, de la Librairie Bellais, fondée par Charles Péguy l'année précédente⁴³. Celle-ci a été un solide bastion du dreyfusisme, mais - mal gérée économiquement - elle a dû être renflouée et réorganisée par Lucien Herr, Charles Andler et leurs amis du *Groupe de l'Unité socialiste* d'inspiration jaurésienne. La SNLE publie des ouvrages d'histoire et de sciences sociales, dont la revue *Notes critiques* à laquelle collaborent des durkheimiens. Mais elle ne cache pas non plus ses engagements politiques. Elle crée une "Bibliothèque socialiste", où voisinent le *Proudhon* d'Hubert Bourgin et *Les Congrès ouvriers et socialistes français* de Léon Blum. De plus, elle édite *Le Mouvement socialiste*, la revue fondée en janvier 1899 par Hubert Lagardelle qui vise, elle aussi, à favoriser le rapprochement des socialistes. Les réseaux qui se retrouvent autour de la SNLE se distinguent donc de celui qu'anime Hamon chez Schleicher. Mais tous s'accordent pour penser que, en cette période de réévaluation du marxisme, les guesdistes n'ont aucun droit de propriété intellectuelle sur les écrits de Marx et d'Engels.

La démonstration va en être faite magistralement par la publication, dans la Bibliothèque socialiste en 1901, du *Manifeste communiste*, traduit et commenté par Charles Andler. Ce dernier est un farouche adversaire des guesdistes, mais il est aussi l'un des plus profonds connaisseurs de Marx. En éclairant le *Manifeste* par une introduction historique fournie et des commentaires érudits qui accompagnent chacun de ses paragraphes, il en propose une lecture très neuve : le texte en est "désacralisé, devenu objet d'histoire"⁴⁴. Si l'on ajoute que l'orientation politique d'Andler le conduit à valoriser l'apport des socialistes français dont Marx s'inspire, tout en limitant l'originalité propre de celui-ci, on comprend que le livre ait fait polémique. Tandis que Franz Mehring proteste violemment, les guesdistes ripostent sur le plan éditorial. Ils font paraître chez Giard et Brière, la même année, un *Manifeste du parti communiste* qui revendique fièrement son orthodoxie par ces indications : "Nouvelle édition française autorisée ; traduction de Laura Lafargue, revue par Engels"⁴⁵.

La SNLE, en s'avançant sur le double créneau des sciences sociales et du socialisme, se place assez directement en rivale de Giard et Brière et de Schleicher. Le cas de la Librairie G. Jacques est sensiblement différent. G. Jacques est un Juif venu de Russie dont la boutique, au Quartier latin, est spécialisée dans le commerce de livres de médecine. Son activité d'édition commence en 1900 et elle est presque totalement consacrée aux brochures et livres socialistes⁴⁶. De fait, Jacques est sans conteste un militant. Son marxisme semble s'inscrire plutôt dans la mouvance du *Mouvement socialiste*, comme en témoignent ses liens avec Édouard Berth et Georges Sorel, dont il éditera les ouvrages jusqu'en 1906. Néanmoins, outre des œuvres de Kautsky, des livres de Guesde et de Lafargue figurent à son catalogue dès 1901. Cet œcuménisme s'explique par les reclassements qui suivent l'échec de l'unité socialiste, Lagardelle et Sorel se rapprochant un moment des guesdistes dans une commune opposition aux jaurésiens qui inspire également l'éditeur Jacques.

Toujours est-il que l'activité éditoriale de celui-ci en 1901 est impressionnante. Huit volumes paraissent dans la "Bibliothèque d'Études socialistes" qu'il vient d'établir et qui parvient ainsi à conquérir sa place entre la Bibliothèque socialiste internationale de Giard et Brière et la toute jeune Bibliothèque socialiste de la SNLE. Un écrit de Marx, *La Commune de Paris*, ouvre la collection. Il s'agit de *La Guerre civile en France*, presque inconnue jusqu'ici. Mais son traducteur et préfacier, Charles Longuet, qui n'est pas un

boutefeu, a jugé plus significatif⁴⁷ ce nouveau titre très...factuel ! Un autre volume de la collection est dédié à Engels. Sous l'intitulé *Religion, Philosophie, Socialisme* – qui officialise l'aspect proprement philosophique du marxisme – sont regroupés des textes, traduits par Paul et Laura Lafargue, et déjà publiés dont *Socialisme utopique et socialisme scientifique* ainsi que *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. Ce dernier avait paru en 1894 dans *L'Ère nouvelle*. Mais il est maintenant suivi des "Notes de Marx sur Feuerbach" ; un inédit qui n'a pas retenu l'attention à l'époque, alors que ces *Thèses sur Feuerbach* seront abondamment interprétées à partir des années 1920.

On notera enfin que Jacques publie, toujours en 1901, la *Critique du programme de Gotha*. Le titre de la brochure – *À propos d'unité. Lettre sur le programme de Gotha* – signale déjà l'actualité conférée à ces pages. Mais le commentaire qui en est donné dans le catalogue de l'éditeur, en soulignant fortement l'hostilité de Marx "aux solutions lassaliennes et à l'extension de l'activité des gouvernements⁴⁸", témoigne encore davantage de l'usage militant, contre les ministériels, d'un écrit en passe de devenir "un texte cohérent de combat contre le socialisme rallié à l'État⁴⁹".

L'éditeur marxiste G. Jacques, de taille modeste et à la carrière précaire, peut faire penser à son devancier H. Oriol. Cependant, le chemin parcouru en vingt ans est considérable. Sur le plan politique, le marxisme s'est affirmé, au cours de la dernière décennie, comme l'une des tendances majeures des socialistes français. Il est au centre des débats houleux qui précèdent, et préparent, la formation du parti unifié. Mais les conceptions de Marx sont aussi l'objet de discussions serrées dans les milieux académiques, qu'il s'agisse d'économie, de sociologie ou de philosophie. Or les éditeurs de Marx ont fortement contribué à ce que cette dualité politique et théorique de son œuvre soit reconnue. Après la fougue militante des pionniers, ces éditeurs universitaires des années 1890 ont en effet su concilier leur engagement professionnel avec leurs options politiques personnelles. Ouverts aux sciences sociales qui étaient en train de bouleverser le paysage intellectuel de cette fin de siècle, ils sont parvenus à y intégrer les théories de Marx et d'Engels, sans en occulter toutefois le tranchant politique. D'ailleurs, ils n'ont pas hésité à s'engager, à leur manière, aux côtés des divers réseaux socialistes en soutenant leurs revues, ou en choisissant leurs directeurs de collections parmi leurs militants. N'étant pas tenus eux-mêmes par une discipline de parti qui s'imposera souvent, à l'avenir, aux éditeurs socialistes et communistes, ils ont ainsi réussi à faire de ces années de crise et d'affrontements idéologiques intenses jusqu'en 1905, une période de grande profusion éditoriale - favorisant la diffusion des œuvres de Marx et d'Engels, mais aussi des ouvrages de leurs interprètes, comme de leurs contradicteurs. Toutefois, passé le temps de cette brûlante actualité, les éditions de Marx et d'Engels se font rares. On ne relève, de 1902 à 1914, que deux livres, tous deux publiés par Giard et Brière. Au regard des seize volumes parus de 1895 à 1901, le contraste est fort et il incite à s'interroger plus avant sur l'édition socialiste après 1905.

¹ Voir Christophe Prochasson, "L'invention du marxisme français", dans Jean-Jacques Becker et Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France*, vol. 1, La Découverte, 2004, p. 427-443.

² La question est abordée par Jean-Yves Mollier, dans *L'Argent et les Lettres, Histoire du capitalisme d'édition 1880-1920*, Fayard, 1988, ainsi que dans "Édition et politique (XIX^e-XX^e siècles)" dans Serge Bernstein et Pierre Milza (dir.), *Axes et méthodes de l'histoire politique*, PUF, 1998, p.433-445. L'ouvrage de Henri-Jean Martin et Roger Chartier, *Histoire de l'édition française*, t. 3, Promodis, 1985, ne traite pas de l'édition politique durant cette période.

³ Les socialistes français ont souvent été édités par de grandes maisons de littérature générale comme Garnier puis Dentu pour Proudhon, ou Capelle pour Pecqueur et Vidal dans les années 1840. Mais il existe aussi de petits éditeurs militants depuis 1830, tels Auguste de Mie qui publie les textes de la Société des Droits de l'Homme, ou Prévot et Rouannet les éditeurs de Cabet et de Flora Tristan. Ils sont relayés sous l'Empire par des éditeurs républicains combatifs comme L. Pagnerre, A. Lacroix ou A. Le Chevalier.

⁴ François Gaudin (dir.), *Le Monde perdu de Maurice Lachâtre (1814-1900)*, Honoré Champion, 2006, 287p. La thèse de doctorat d'histoire de François Gaudin, *Maurice Lachâtre (1814-1900) : Portrait d'un éditeur et lexicographe socialiste*, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 2004, 2 vol., paraîtra prochainement.

⁵ Le décret du 10 septembre 1870 abolit notamment le système des brevets délivrés aux libraires et imprimeurs. Une simple déclaration d'ouverture du commerce, adressée au ministère de l'Intérieur, le remplace. Elle sera supprimée par la loi de 1881.

⁶ Déclaration de Léon Derveaux, 23 août 1877 et 12 novembre 1879, Arch. nat., F18 2197. Par ailleurs, une recherche sur le catalogue du SUDOC, par éditeur, permet de connaître quelques titres édités par Derveaux depuis 1879.

⁷ Lettre de B. Malon à P. Lafargue, 18 mai 1880, dans *La Naissance du Parti ouvrier français. Correspondance inédite de P. Lafargue, J. Guesde, et autres*. Présentée par Claude Willard, Éd. sociales, 1981, p. 78.

⁸ Voir "Extrait du catalogue", en appendice de B. Malon, *Histoire du socialisme*, t. III, 1884. Les "prix pour la propagande" – avec des réductions de 50% pour cent exemplaires – sont consentis sur les ouvrages de Malon (*Le Nouveau Parti*, 1882 ; *Manuel d'économie sociale*, 1883), mais aussi sur sa traduction de Lassalle, *Capital et travail* (2^e éd. 1881) ; ainsi que sur *Le Darwinisme social* (1880) d'Émile Gautier, le seul anarchiste édité par Derveaux, avant que cette tendance ne quitte le parti ébauché au Congrès de Marseille.

⁹ Benoît Malon, *Histoire du socialisme*, t. III, Derveaux, 1884, p. 930-947. Le *Manifeste* est reproduit à l'exception du chapitre III.

¹⁰ Benoît Malon, *Le Nouveau parti*, Derveaux, 2^e éd., 1882, t. II, p. 58.

¹¹ Déclaration d'Henri Oriol, 18 août 1878, Arch. nat. F18 2223. Sur sa biographie, voir François Gaudin, notice pour le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*.

¹² Lettre de José Mesa à Paul Lafargue, 26 septembre 1880, dans *La Naissance du Parti ouvrier...*, *op. cit.*, p. 89.

¹³ Le terme caractérise le *Manuel des confesseurs*, publié par Lachâtre, dans le catalogue pour 1883 de la "Librairie du Progrès. Henri Oriol directeur" - qui est conservé à la BNF.

¹⁴ Il sera réédité, chez Flammarion, en 1887, 1897, 1919, 1928 et encore en 1948.

¹⁵ Voir sa recension par Courcelle-Seneuil, dans le *Journal des Économistes*, t. 25, mars 1884, p. 471-474, et sa critique par Paul Leroy-Beaulieu, *Le Collectivisme*, Guillaumin, 1884, p. 335.

- ¹⁶ Friedrich Engels - Paul et Laura Lafargue, *Correspondance* (noté *COR*), t. I, Éd. sociales, 1956, p. 224.
- ¹⁷ François Gaudin, "Henri Oriol", *Dictionnaire biographique...*, *op. cit.*
- ¹⁸ Lettre de L. Lafargue à F. Engels, 23 octobre 1885, *COR*, t. I, p. 315.
- ¹⁹ G. Sorel, qui a collaboré avec eux au *Devenir social*, éclaire un aspect du problème quand il écrit, dans "Mes raisons du syndicalisme"(1910) : "Ils croyaient avoir tiré des documents originaux tout ce qui pouvait entrer dans l'enseignement classique du socialisme" et ils ne se souciaient donc pas "qu'on étudiat de trop près les textes de leurs prophètes." *Matériaux d'une théorie du prolétariat* (1921), Slatkine, 1981, p. 251.
- ²⁰ Jean Maitron, "Le groupe des Étudiants Socialistes Révolutionnaires Internationalistes de Paris (1892-1902)", *Le Mouvement social*, 46, janvier-mars 1964, p. 3-26. Madeleine Rebérioux, "Jaurès et les étudiants parisiens au printemps de 1893", *Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, 30, juillet-septembre 1968, p. 1-9.
- ²¹ Sur *L'Ère nouvelle*, et *Le Devenir social* qui lui succède, ainsi que sur *Le Mouvement socialiste* à partir de 1899, voir Christophe Prochasson, *Les Intellectuels, le socialisme et la guerre (1900-1938)*, Le Seuil, 1993, p. 45-51.
- ²² Ces indications proviennent d'une recherche sur les catalogues du SUDOC et de la BNF.
- ²³ Lettre de P. Lafargue à F. Engels, 2 novembre 1893, *COR*, t. III, p. 339.
- ²⁴ Lucette Le Van-Lemesle, "Guillaumin, éditeur d'économie politique (1801-1864)", *Revue d'économie politique*, 1985, 2, p. 134-149.
- ²⁵ Lettre de P. Lafargue à F. Engels, 25 juillet 1884, *COR*, t. I, p. 222, et 226-227.
- ²⁶ Lettre de P. Lafargue à F. Engels, 18 mai 1891, *COR*, t. III, p. 53, et lettre du 2 novembre 1893, *Ibid.*, p. 338-339.
- ²⁷ Jacqueline Cahen, "La réception de l'œuvre de K. Marx par les économistes français (1871-1883)", *Mil neuf cent Revue d'histoire intellectuelle*, 12, 1994, p. 19-53.
- ²⁸ Déclaration d'Armand Giard, 22 août 1877, Arch. nat. F18 2205.
- ²⁹ Voir le catalogue, conservé à la BNF : "Armand Giard, libraire. Librairie de jurisprudence ancienne et moderne. *Catalogue de thèses de doctorats en droit*" (1880), ainsi que la liste de publications de l'éditeur dans le catalogue du SUDOC.
- ³⁰ V. Giard et E. Brière, "Libraires-éditeurs", publient chaque mois, depuis janvier 1894, une *Revue bibliographique des ouvrages de droit, de jurisprudence, d'économie politique, de science financière et de sociologie*. Les livraisons de janvier, et de septembre-octobre 1901 sont conservées à la BNF. La *Revue* annonce alors un tirage mensuel de dix mille exemplaires. Les listes des différentes collections de la maison figurent dans le numéro de septembre-octobre.
- ³¹ Lettre de P. Lafargue à K. Kautsky, 29 janvier 1895, citée par Christophe Prochasson dans sa thèse *Place et rôle des intellectuels dans le mouvement socialiste français 1900-1920*, Université de Paris I, 1989, p. 65-66.
- ³² Lettre de L. Lafargue à sa sœur Eleanor, 1^{er} septembre 1896, dans *Les Filles de K. Marx. Lettres inédites*. Présentation de Olga Meier, Albin Michel, 1979, p. 344.
- ³³ Jean Maitron, "Le groupe des ESRI...", *op. cit.*, p. 16, 22.
- ³⁴ Marcel Fournier, *Marcel Mauss*, Fayard, 1994, p. 67 et 74.
- ³⁵ La maison a obtenu une médaille d'argent à l'Exposition universelle "pour ses publications juridiques, économiques et sociologiques." *Revue internationale de sociologie*, juillet-août 1900, p. 687.
- ³⁶ Voir *Charles-Ferdinand Reinwald (1812-1891). Discours prononcés aux obsèques de C. Reinwald le 26 février 1891*, Imprimerie Paul Schmit, p. 12 et 16.

³⁷ Voir Librairie C. Reinwald. Schleicher frères éditeur, *Catalogue général illustré*, janvier 1900 (BNF).

³⁸ Jacques Julliard, *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, Points-Seuil, 1971, p. 58, 92, 139.

³⁹ L'essentiel de la préface de 1859 a été reproduit par A. Labriola dans ses *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire* en 1897. Mais ces pages n'avaient pas retenu alors l'attention des commentateurs. La situation est différente en 1899 car Bernstein critique fortement le texte de Marx, que Kautsky défend. Le débat, commenté notamment par Sorel en 1900, contribue à faire connaître la préface en France.

⁴⁰ Jean Maitron, "Le groupe des ESRI...", *op. cit.*, p. 19. Voir aussi la notice consacrée à L. Rémy dans le *Dictionnaire Maitron*, t. 15, p. 23-24.

⁴¹ *Le Socialiste*, 10 juin 1900. La polémique se poursuit dans *La Petite République* qui publie la réponse de Rémy (17 juin) ainsi que des interventions de Lagardelle et Péguy (15 et 18 juin). Voir la thèse de Marie-Louise Goergen, *Les Relations entre socialistes allemands et français à l'époque de la Deuxième Internationale (1889-1914)*, Université de Paris VIII, 1998, p. 173.

⁴² On notera, pourtant, que le volume ne reproduit pas l'*Adresse du Conseil central à la Ligue de mars 1850*, qu'Engels avait placée en annexe de sa préface. Or ce texte, qui prône une tactique de "révolution permanente", est le plus constamment dénoncé par Bernstein.

⁴³ Géraldi Leroy, "Bellais (Librairie)", dans Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, Le Seuil, 1996, p. 132-133.

⁴⁴ Christophe Prochasson, "Sur la réception du marxisme en France : le cas Andler (1890-1920)", dans *Revue de synthèse*, janvier-mars 1989, p. 98.

⁴⁵ Nous soulignons.

⁴⁶ Deux catalogues sont conservés à la BNF : un *catalogue (provisoire)* daté de mai 1901, et la *Bibliographie générale des éditions de la Librairie G. Jacques et C^{ie}* sans doute de 1902, et comportant une importante lettre de Sorel à l'éditeur.

⁴⁷ K. Marx, *La Commune de Paris*, Lib. G. Jacques, 1901, préface de Ch. Longuet, p. VI.

⁴⁸ *Bibliographie générale...*, *op. cit.*, p. 18.

⁴⁹ K. Marx, *Critique du programme de Gotha*, introduction et appareil critique par Sonia Dayan-Herzbrun et Jean-Numa Ducange, Les Éditions sociales GEME, 2008, introduction p. 31.